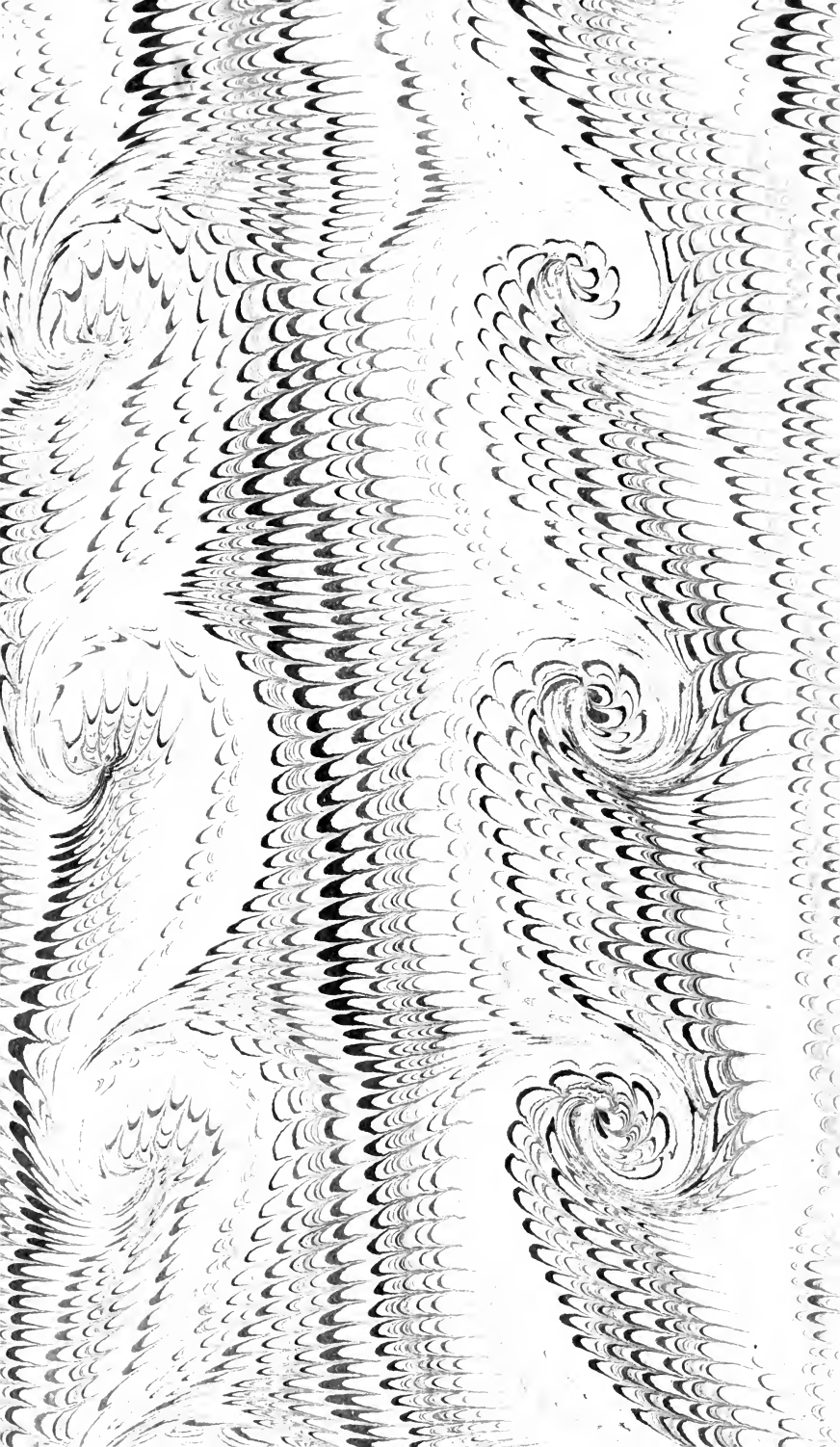
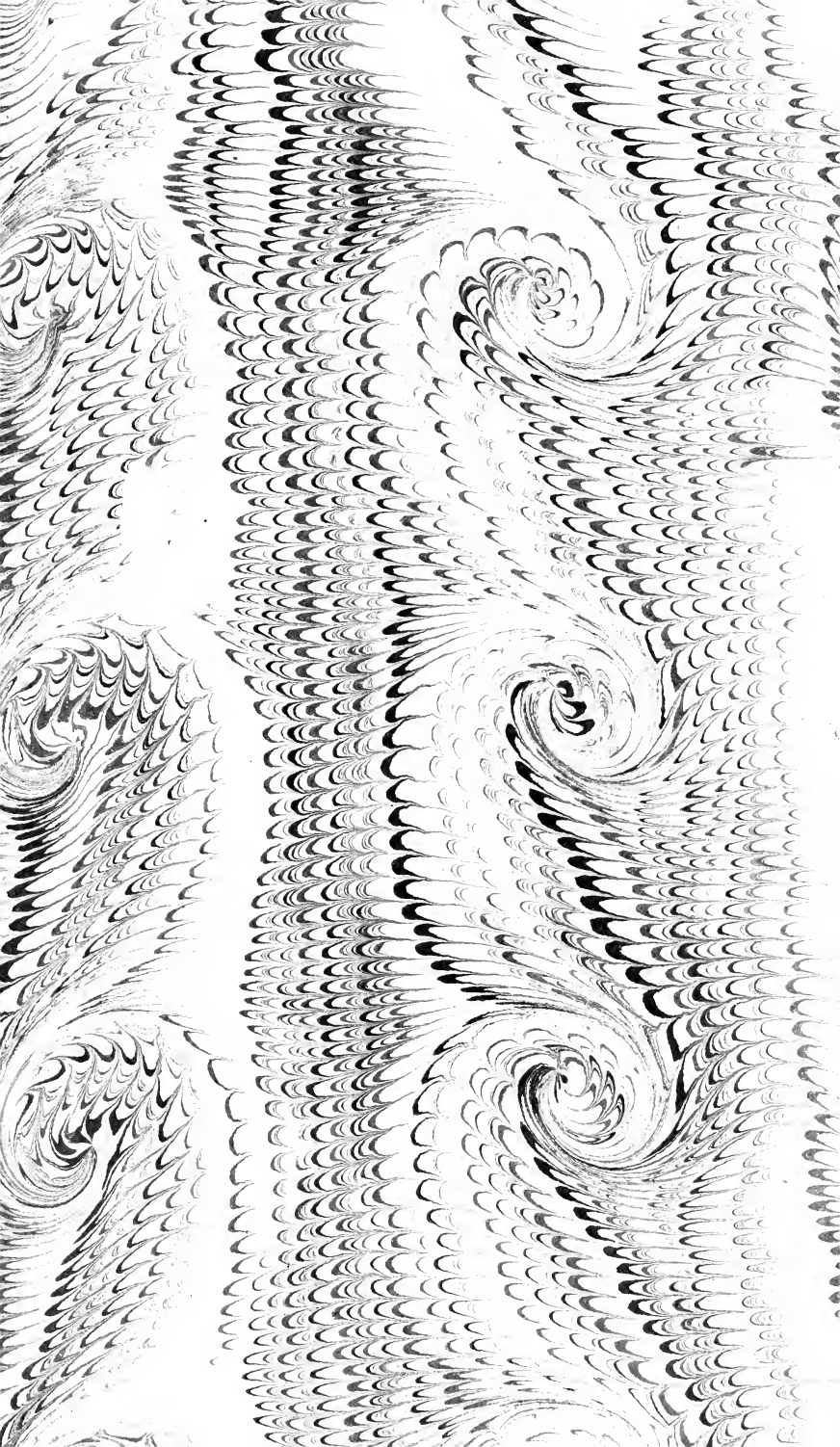
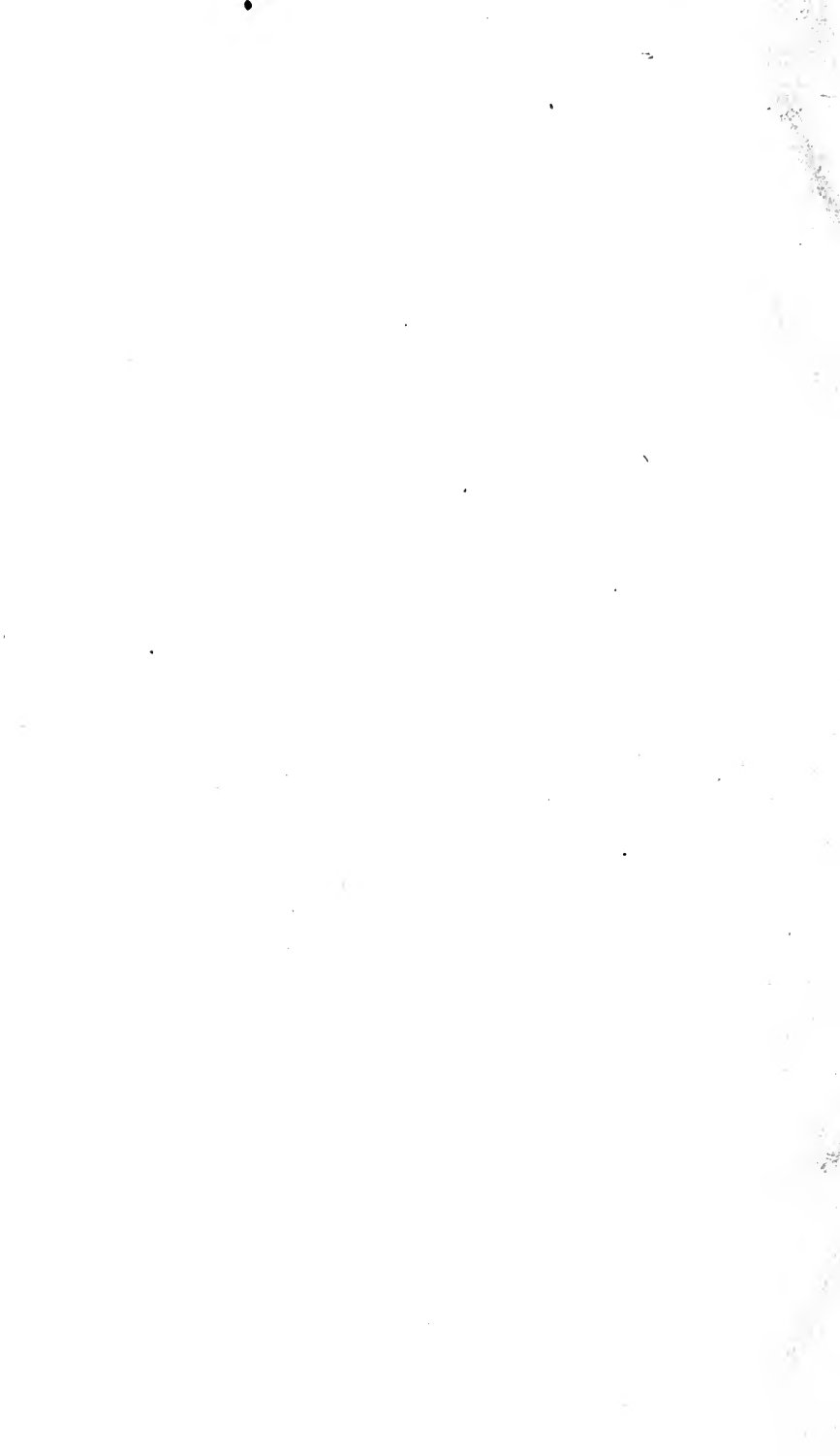


1913
M4
1788





584



LES
MENECHMES,

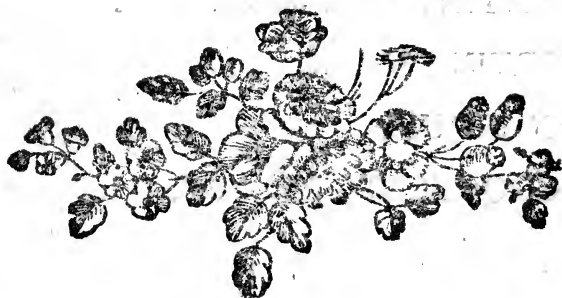
OU

LES JUMENTAUX,

COMÉDIE; (1705)

PAR REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVIII.



A C T E U R S .

MENECHME,

LE CHEVALIER
MENECHME.

} Freres Jumeaux.

DEMOPHON , Pere d'Isabelle.

ISABELLE , Amante du Chevalier.

ARAMINTE , vieille Tante d'Isabelle , amou-
reuse du Chevalier.

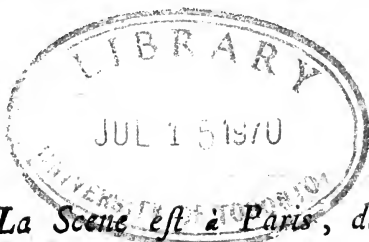
FINETTE , Suivante d'Araminte.

VALENTIN , Valet du Chevalier.

ROBERTIN , Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET , Marchand.



*La Scene est à Paris , dans une Place
publique.*

PQ
1913
114
1788



LES
MENECHMES,
OU
LES JUMEAUX,
COMÉDIE.

— — — — —
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

JE suis tout hors de moi, maudit soit le valet;
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait.
Je ne puis plus long-temps souffrir sa négligence;
Tous les jours le coquin lasse ma patience,
Il fait que je l'attends.... Mais enfin, je le voi.
D'où viens-tu donc, maraut ? Dis, parle, réponds-moi.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valise, la met à terre, & s'assied dessus.*

QUANT à présent, Monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire ;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir & me jouer ces tours ?
Je ne fais qui me tient, que de vingt coups de canne....
Quoi, maraut, pour aller d'ici jusqu'à la Douane
Retenir ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens ;
Les Juifs tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes ;
Ils ne répondent point que par monosyllabes
Oui, non, paix, quoi, Monsieur ?... Je n'ai pas le loisir.
Mais, Monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir....
Vous me rompez la tête, allez. Enfin les traître,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la Douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Usoit depuis une heure avec moi de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse ?

VALENTIN.

Vous savez que chacun, Monsieur, a sa faiblesse.
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts , Monsieur , pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop , je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc , maraut ?

VALENTIN.

Monsieur , un long usage ,

De parler librement me donne l'avantage.

En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;

Allez souvent d'un vin bien pris & mal cuvé ,

Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;

J'ai même quelquefois prêté mon ministère

Pour vous donner la main & vous conduire au lit ;

De ces petits excès je ne vous ai rien dit.

Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres ,

Leur passer leurs défauts comme ils passent les nôtres.

LA CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin ,

Si je te connoissois à ce seul vice enclin ;

Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ,

Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte.

VALENTIN.

Ah ! si je joue un peu , c'est pour passer le temps.

Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans ,

Je vous entends jurer au travers de la porte ,

Je jure comme vous quand le jeu me transporte :

Et ce qui peut tous deux nous différencier ,

Vous jurez dans la chambre , & moi sur l'escalier.

Je vous imite en tout. Vous , d'une ardeur extrême ,

Bûvez , jouez , aimez ; je bois , je joue & j'aime ;

Et si je suis coquet , c'est vous qui le premier ,

Consummé dans cet art , m'apprîtes le métier.

Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde ,

Faisant raffe par-tout , de la brune à la blonde.

Isabelle à présent vous retient sous sa loi ;

Vous l'aimez , dites-vous , je ne fais pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne fais pas pourquoi ? Se peut-il qu'à ses charmes ,

A ses yeux tout divins on ne rende les armes ?

Je la vis chez sa tante , où j'en fus enchanté ;

Le trait qui me perça , mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant , pour sa tante Araminte ,

Toute folle qu'elle est , vous aviez l'ame atteinte.

J'approuvois fort ce choix ; outre que ses ducats

Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas ,
 J'y trouvois mon profit ; vous cajoliez la rante ,
 Et moi je pourchassois Finette la suivante :
 Ainsi vous voyez bien....

LE CHEVALIER.

Oui , je vois en un mot
 Que tu fais le Docteur , & que tu n'es qu'un sot.
 Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise ,
 Finissons , & chez moi va porter ma valise.

VALENTIN , *remettant la valise sur son épaule.*
 J'obéis : cependant , si je voulois parler ,
 Sur un si beau sujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh ! rais-roi.

VALENTIN.

Quand je veux je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise ?

VALENTIN.

Eh ! parbleu , c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-temps , comme vous , été dans le soupçon ;
 Mais de votre cachet la figure & l'empreinte ,
 Et l'adresse bien mise , ont dissipé ma crainte.
 Lisez plutôt ces mots distinctement écrits ;
 C'est à Monsieur Menechme , à présent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il est vrai ; mais enfin , quoi que tu puisses dire ,
 Je ne reconnois point cette façon d'écrire :
 Enfin , ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc , Monsieur , pour une bête ?
 En revenant de Flandre , ou par trop brusquement
 Vous avez pris congé de votre Régiment ,
 Et passant à Péronne , où fut le dernier gîte ,
 Nous y primes la poste ; & pour aller plus vite ,
 Vous me fîtes porter , au coche qui partoît ,
 Votre malle assez lourde , & qui nous arrêtoit.

J'obéis à votre ordre ; avec zèle & vitesse
 Je fis par le Commis mettre dessus l'adresse.
 Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi dans l'instant je veux être éclairci.
 Ouvre vite , & voyons quel est tout ce mystère.

VALENTIN , *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment , Monsieur , je vais vous satisfaire.
 Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez , je n'y résiste pas.
 Or sus , instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? tu me regardes !

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc , malheureux !

VALENTIN.

Monsieur , point de courroux ,

Au troc que nous faisons peut-être gagnons-nous ,
 Et je ne crois pas , moi , que dans votre valise
 Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise,

LE CHEVALIER.

Et ces lettres , maraut , qui faisoient mon bonheur ,
 Où l'aimable Isabelle exprimait son ardeur ,
 Qui me les rendra , dis ?

VALENTIN , *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez , en voilà d'autres ,

Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER , *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs & les mauvais p'aisans ,
 D'ordinaire , avec moi , passent fort mal leur temps ?

Le Chevalier lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colère ;
 Mais sans perdre de temps faisons notre inventaire.

Il tire un sac de procès.

Ce meuble de chicane appartient sûrement

A quelque homme du Maine , ou quelque bas Normand.

Il tire un habit de compagnie.

L'habit est vraiment leste & de plus à la mode ;

Pour un surtout de chaise il m'est si commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc , Monsieur ? Est-ce quelque vertige

Qui vous monte à la tête ?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige :

Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas , Monsieur , je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né , tu le fais , assez près de Péronne ,

D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.

Tu fais qu'ayant perdu père , mère , parens ,

Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans ,

Las de passer mes jours dans le fond d'une terre ,

Je suivis à quinze ans le métier de la guerre ;

Un frère seul resta de toute la maison ,

Avec un oncle avare & riche , disoit-on ;

En différens pays j'ai brusqué la fortune ,

Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune ;

Et je fais par des gens qui m'en ont fait rapport ,

Que depuis très-long-temps mon frère me croit mort.

VALENTIN.

Je le fais ; & de plus je fais que votre mère

Mourut en accouchant de vous & de ce frère ;

Que vous êtes jumeaux , & que votre portrait ,

En toute sa personne est rendu trait pour trait ;

Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables ,

Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions . mais si parfaitement ,

Que les yeux des plus fins s'y trompoient aisément ;

Et notre père même , en commençant à croître ,

Nous attachoit un signe , afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela djà plus d'une fois :

Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'ame surprise,
 Valentin. A ce frere appartient la valise;
 Et j'apprends, en lisant la lettre que je tiens,
 Que notre oncle est défunt, & qu'il laisse ses biens
 A ce frere jumeau qui doit ici se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
 Ceci mérite bien quelque réflexion.

(Il lit.)

*Je vous attends, Monsieur, pour vous remettre comptant
 les soixante mille écus que votre oncle vous a laissés par
 testament, & pour épouser Mademoiselle Isabelle, dont je
 vous ai plusieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous
 convient fort. & son pere Demophon souhaite cette affaire
 avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt
 à Paris, & faites-moi la grace de me croire votre très-humble
 & très-obéissant serviteur,* ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête Notaire,
 Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere;
 La date, le dessus & le nom bien écrit,
 Dans mes préventions confirment mon esprit.
 Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
 Comme moi, sa valise au Coche aura fait mettre;
 Et dans le même-temps ce rapport de grandeur,
 De cachet & de nom a causé ton erreur;
 Et je conclus enfin, sans être fort habile,
 Que mon frere est déjà peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit, bien être, & je suis stupéfait
 Des effets surprenans que le hazard a fait.
 Il faut que justement je fasse une méprise,
 Et que notre bonheur vienne de ma sottise;
 Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
 Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré;
 Un frere qui reçoit tout ce bien qu'on lui laisse,
 Et qui vient enlever encor votre maîtresse.
 Voilà tout-à-la-fois cinq ou six incidens
 Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette aventure
 Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

Les Menechmes ,

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut , pour les avoir , employer notre soin.
Ils sont à moi du moins tout autant qu'à mon frere ;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire :
Va , cours , informe-toi , ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zele & mon empressement ;
Et s'il est à Paris , j'ai des amis fideles ,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte , elle fait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme ;
Tu fais le caractère & l'esprit de la Dame :
Elle est vieille & jalouse à désoler les gens ;
Ses airs & ses discours sont tous impertinens ;
Enfin , c'est une folle , & qui veut qu'on la flatte.
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate ,
Incertain du succès , je veux la ménager.
Retourne à la Douane , au Coche , au Messager.
Mais Araminte sort ; va vite où je t'envoie.

S C E N E I I I .

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

NOUS reverrons Menechme aujourd'hui, quelle joie !
Je ne puis demeurer en place ni chez moi.
Pareil empressement doit l'agiter , je croi :
Comment me trouves-tu , dis , Finette.

FINETTE.

Charmante.

Votre beauté surprend , ravit , enleve , enchante.
Il semble que l'amour , dans ce jour si charmant ,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
Ah , Monsieur , vous voilà ! Quel destin favorable ;

Plus que je n'espérois , presse votre retour ?
Et quel Dieu près de moi vous ramene ?

LE CHEVALIER.

L'amour.

ARAMINTE.

L'amour ? Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence

Me dédommage bien des chagrins de l'absence.

Non , je ne vois que vous , qui sans art , sans secours ,

Puissiez paroître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc , badin ! L'amour quelquefois , quoiqu'absente ,

A votre souvenir me rendoit-il présente ?

Votre portrait charmant , & qui fait tout mon bien ,

Que je reçus de vous quand vous prîtes le mien ,

Me consolait un peu d'une absence effroyable :

Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me suit en tous lieux ,

La nuit même ne peut me cacher à vos yeux ;

Et cette nuit encor , je rappelle mon songe ,

O douce illusion d'un aimable mensonge !

Je me suis figuré , dans mon premier sommeil ,

Etre dans un jardin au lever du soleil ,

Que l'Aurore vermeille , avec ses doigts de roses ,

Avoit semé des fleurs nouvellement écloses :

Là , sur les bords charmans d'un superbe canal ,

Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal ,

Où cent flots écumans & tombant en cascades ,

Semblent être poussés par autant de Naiades ;

Là , dis-je , reposant sur un lit de roseaux ,

Je vous vis sur un char sortir du fond des eaux ,

Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine ,

Cent mille Amours pouffoient une Conque marine ,

Et les Zéphirs badins volant de toutes parts ,

Faisoient au gré des airs voler des étendarts.

FINETTE.

Ah , Ciel ! le joli rêve.

ARAMINTE.

Achevez , je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame a cet aspect d'étonnement saisie....

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant sur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous-même en propre original,
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant sincèrement,
Sous l'habit de Vénus avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde ;

Vous sentiez la Déesse une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a disparu soudain,
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissoit, ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous persuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet en entrant a causé mon réveil.

ARAMINTE.

Je suis au désespoir de cette circonstance ;
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence :
Toujours mal-à-propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous satisfaire,
Votre bonheur pour moi ne fût pas en chimère,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos vœux plus de réalité ;
Mais j'en crains le retour ; dans le siècle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes ;
Et la possession, souvent du premier jour,
Leur ôte tout le sel & le goût de l'amour,

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour est extrême ;
Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même ;
Et si par un malheur, que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah ! grands Dieux, quel affreux désespoir !
Mon ame, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejetons loin de nous cette funeste idée ;
Et pour mieux célébrer le plaisir du retour,

Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour ;
J'ai fait dès ce matin inviter une amie ,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame , cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plutôt je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez , je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici , dans un moment , je reviens sur mes pas.

S C E N E I V.

ARAMINTE , FINETTE.

ARAMINTE.

L'AMOUR qu'il a pour moi ne s'imagine pas ;
Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure est jolie.

Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi ;
Nous nous aimons un peu. Mais quelqu'un vient ici.
C'est Demophon.

S C E N E V.

DEMOPHON , ARAMINTE , FINETTE.

DEMOPHON.

BONJOUR , ma sœur.

ARAMINTE.

Bonjour , mon frere.

DEMOPHON.

Bonjour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici , comme chez moi , vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Isabelle est d'âge à marier.
 Et Monsieur Robertin , dont je connois le zèle ,
 A su me ménager un bon parti pour elle ;
 Un jeune homme doué d'esprit & de vertus ,
 Possédant , qui plus est , soixante mille écus ,
 D'un oncle qui l'a fait unique légataire ,
 Dont ledit Robertin est le dépositaire ;
 Et j'apprends par les mots du billet que voici ,
 Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en suis vraiment fort aise.

DEMOPHON.

Or donc , ce mariage

Etant pour la famille un fort grand avantage ,
 Et vous voyant déjà , ma sœur , sur le retour ,
 N'ayant , comme je crois , nul penchant pour l'amour ,
 Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire ,
 Vous seriez de vos biens donation entiere ,
 Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort ? Vraiment , ce projet me plaît fort.
 Vous vous êtes promis , il faut vous dépromettre.
 L'âge , comme je crois , peut encor me permettre
 D'aspirer à l'hymen , & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous moquez-vous , ma sœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi ? j'ai cinquante ans ? moi Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !

Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches :
 A cause que Madame a vécu quelque temps ,
 On ne la croit plus jeune ! Il est de sortes gens.

DEMOPHON.

Ma sœur , dans mon calcul je crois vous faire grace ;
 Et je raisonne ainsi : J'en ai cinquante , & passe :
 Vous êtes mon aînée : *ergò* , dans un seul mot ,
 Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergò* n'est qu'un sot.

Et je fais fort bien , moi , que cela ne peut être ;
 Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoître.
 Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets ,
 C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais ;

Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes ;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites ,
Je prétends enterrer , avec l'aide de Dieu ,
Les enfans que j'aurai , vous & ma niece. Adieu.
C'est moi qui vous le dis , m'entendez-vous , mon frere ?
Allons , Finette , allons.

DEMOPHON.

Le joli caractère !

FINETTE.

Monsieur , une autre fois , ou bien ne parlez pas ,
Ou prenez , s'il vous plaît de meilleurs Almanachs.
Ma Maîtresse est encor , malgré vous , jeune & belle ,
Et tous les connoisseurs vous la soutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à-peu-près quels feroient ses discours ,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le Notaire , & prenons des mesures
Pour rendre , s'il se peut , les affaires bien sûres ;
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit ,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOTRE frere est trouvé ; mais ce n'est pas sans peine ;
 Vous m'en voyez , Monsieur , encor tout hors d'haleine.
 J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout ,
 Au Coche , au Messager , à la Poste , & par-tout ;
 Et je vous avertis que je n'ai passé rue ,
 Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue ;
 J'ai même rencontré ce Gascon , ce Marquis ,
 A qui depuis un an nous devons cent louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir si long-temps cette somme ;
 Il me l'a , tu le sais , prêtée en galant homme ;
 Et du premier argent que je pourrai toucher ,
 De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne sachant plus enfin quel parti prendre ,
 A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre ;
 Là j'ai vu votre frere au milieu des Commis ,
 Qui s'emportoit contr'eux du qui-pro-quo commis ;
 Je l'ai connu de loin ; & cette ressemblance
 Dont vous m'avez parlé , passe toute croyance.
 Le visage & les traits , l'air & le ton de voix ,
 Ce n'est qu'un , je m'y suis trompé plus d'une fois ;
 Son esprit , il est vrai , n'est pas semblable au vôtre ;
 Il est brusque , impoli , son humeur est toute autre ;
 On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ,
 Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
 Dans un Provincial nourri sans politesse ;

Et

Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air sauvage & dur qui regne encor en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'observois sa querelle ;
Et quand il est sorti j'ai fait briller mon zèle ;
J'ai flatté son esprit : enfin j'ai si bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet ;
Il s'est même informé pour une hôtellerie :
Moi, dans les hauts projets dont mon âme est remplie ,
J'ai d'abord enseigné l'Auberge que voici ;
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton âme est charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroît désarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter ;
Que de la ressemblance on pourroit profiter ;
Pour obtenir plutôt Isabelle du père ,
Et tirer, qui plus est, cet argent du Notaire.
Ce seroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Où vraiment ?

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aisément.
A notre Campagnard nous donnerions la tante :
Pour vous seroit la nièce & pour moi la servante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferons-nous dans ce hardi dessein ;
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premièrement quitter cette parure ;
Prendre d'un héritier l'habit & la figure ;
L'air entre triste & gai. Le deuil vous sied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme héritier, ma foi, je n'en fais rien ;
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la première vue ;
Imposez au Notaire, & soyez diligent ,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frère au fond quelque scrupule :

VALENTIN.

Quelle délicatesse & vaine & ridicule !
Nantillez-vous de tout, sans rien mettre au hazard ;

Après , à votre gré , vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent , il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur ,
C'est pour mieux mériter Isabelle & son cœur.
Je l'adore , & je puis te dire en confidence ,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence ;
Son pere n'en fait rien , & ne me connoît pas ;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas ;
Et n'ayant pour tout bien que la cape & l'épée ,
Toute mon espérance auroit été trompée.
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement ,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon ! si l'on épousoit autant que l'on promet ,
On se marîroit plus que la loi ne permet.
Allons au fait : pour mettre en état notre affaire ,
Il faut être vêtu comme l'est votre frere ;
Il porte le grand deuil , son linge est éfilé ,
Un baudrier noué , d'un crêpe tortillé ;
Sa perruque de peu differe de la vôtre ,
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous enrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain : je crois voir votre frere ;
Il vient de ce côté , je ne me trompe pas ;
Vous , de cet autre-ci , marchez , doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi cependant....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout , dans un moment , je saurai vous instruire.



SCENE II.

MENECHME *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monsieur. Depuis long-temps,
Pour tenir ma parole ici je vous attends.

MENECHME.

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! quel enfer ! j'ai fait cent mille tours ;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piège ;
Par-tout quelque filou m'investit & m'assiège ;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaisans,
Semblent vouloir saisir les plus honnêtes gens.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;
Et me voulant sauver, des Porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! quel cris ! je crois qu'en cette Ville
Le Diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment ! j'aimerois mieux cent fois être au sabbat.
Un bois, plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foi publique, en arrivant m'est prise ;
On la change en un autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femmes y sont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le vois que trop : suffit, ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte & plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit

Dans un appartement fort propre & fort tranquille ;
Comptez-vous de rester long-temps en cette Ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle , & d'être satisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour , d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus ,
Qu'un oncle que j'avois , & qu'enfin je n'ai plus ,
Attendu qu'il est mort , par grace singulière ,
M'a laissé depuis peu , comme à son légataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul , Monsieur ?

MENECHME.

Assurément.

La guerre m'a défait d'un frere heureusement ;
Depuis près de vingt ans , à la fleur de son âge ,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage ,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix ,

Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
Si vous avez besoin de mon petit service ,
Vous pouvez m'employer , Monsieur , à tout office ;
Je connois tout Paris , & je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme ,
Un honnête Bourgeois , que Demophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Demophon ?

MENECHME.

Justement , c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut mieux que moi enseigner sa maison ?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire ?

MENECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un Notaire ,
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment , je le croi ,
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi :

Il est de mes amis, & nous irons ensemble.
 Mais j'apperçois Finette : ah ! juste ciel ! je tremble
 Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

QUE diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
 Le dîner se morfond, ma Maîtresse s'ennuie.
 Ah ! vous voilà, Monsieur ? vraiment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas,
 Voir qui peut empêcher que vous ne veniez pas ;
 Ma Maîtresse ne peut en deviner la cause.
 Mais qu'est-ce donc, Monsieur, quelle métamorphose ?
 Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
 En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
 Faut-il pour un dîner s'habiller de la sorte ?
 Venez-vous d'un convoi, Monsieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?

Je suis comme il me plaît : les filles en ces lieux
 Ont l'abord familier & l'esprit curieux.

VALENTIN.

C'est l'humeur du Pays ; & sans beaucoup d'instance,
 Avec les étrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser ;
 A ce qui vous survient je dois m'intéresser :
 Ma Maîtresse a pour vous une tendresse extrême ;
 Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtresse m'aime ?

FINETTE.

Ne le savez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,

Si jusqu'à ce moment j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve ;
Et si vous en voulez de plus solides preuves,
Quand vous souhaiterez vous serez son époux.

MENECHME.

Je serai son époux ?

FINETTE.

Oui vraiment.

MENECHME.

Qui ! moi ?

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MENECHME.

La proposition est, ma foi, fort honnête.

Voilà, sur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,

Mille amans sont venus s'offrir à ma Maîtresse :
Mais Menechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MENECHME.

D'où savez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où savez-vous le mien ?

MENECHME.

D'où je fais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en sus jamais rien ;

Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?

Je me nomme Finette, & sers chez Araminte ;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.

Je ne m'y connois pas, ou bien sur ma parole,
Vous êtes là, m'amie, en très-mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage ; en un mot, comme en cent,
Ma Maîtresse à dîner chez elle vous attend ;
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité son amie,
Belle & de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MENECHME.

Votre Maîtresse fait un fort joli métier.

FINETTE, à *Valentin*.

Mais, parle-moi donc, toi : quelle vapeur nouvelle
A pu dans un moment déranger sa cervelle ?

VALENTIN, *bas à Finette*.

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain & vague,
A tel point qu'on diroit souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroïssoit assez sage ; & peut-on
Perdre en si peu de temps & mémoire & raison ?
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole ?

MENECHME.

Mais, vous-même, m'amie, êtes-vous ivre ou folle ;
De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent discours encore,
Tous plus fots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'algebre ou bien de l'Alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis ?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.

Votre Maîtresse ailleurs, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oiseaux rendre ses trébuchets ;
Et vous, son émissaire & son honnête agente,
C'est un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma Maîtresse un discours aussi sot :

Je vais lui dire tout , sans oublier un mot.
 Adieu , digne Valet d'un trop indigne Maître ;
 J'espère que dans peu nous nous ferons connoître.
 Je ne le connois plus , & ne fais où j'en suis.

S C E N E I V.

M E N E C H M E , V A L E N T I N.

MENECHME.

QUELLE Ville , bon Dieu ! quel étrange pays !
 On me l'avoit bien dit que ces femmes coquettes ,
 Pour faire réussir leurs pratiques secretes ,
 Des nouveaux débarqués s'informoient avec soin ,
 Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pu savoir comme on vous nomme ,
 Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement , c'est de là qu'elle a pu le savoir.
 Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
 Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête ,
 Il ne faut pas , ma foi , que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas , Monsieur , en ce lieu plus long-temps :
 Les femmes à Paris ont des attraits tentans ,
 Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon : entrons sans plus attendre.

S C E N E V.

A R A M I N T E , F I N E T T E , M E N E C H M E , V A L E N T I N.

ARAMINTE.

NON , je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez si je mens : parlez-lui , le voilà.

A R A M I N T E.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience ;
 Vous témoignez , Monsieur , bien de l'indifférence.
 Le dîner vous attend ; & vous savez , je crois ,
 Que je n'ai du plaisir que lorsque je vous vois.

MENECHME.

En vérité , Madame , il faut que je vous dise....
 Que je suis fort surpris... & que dans ma surprise....
 Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
 A voir ce que je vois.... car enfin vos appas ,
 Quoiqu'un peu... dérangés... pourroient bien me confondre.
 Si d'ailleurs... Par ma foi , je ne fais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois , ce noir déguisement ,
 Ne m'annonce-t-il point de triste événement ?
 Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?
 Parlez , mon cher enfant , daignez ne me rien taire.
 Vous êtes-vous battu ?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous , & ne l'épargnez pas :
 Quand on s'aime , & qu'on a pour but de chastes chaînes ,
 Tout le bien & le mal , les plaisirs & les peines ,
 Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un :
 Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ,
 Et je veux avec vous courir même fortune.

MENECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune ;
 Mais je n'usurai point de la communauté
 Que vous m'offrez , Madame , avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FINETTE.

Bon , Madame ! il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN.

Dans ses discours , par fois , il est impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant ;

J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre ,
 Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours ! Passez , & laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme , Monsieur , ici poussez bien l'insolence ;
Mais , ma foi , si jamais chez nous vous revenez ,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai , je consens , pour punir ma folie ,
Que la porte sur moi se brise & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais , d'où venez-vous donc ? Ne me déguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au Coche
Qui je suis , d'où je viens , où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !

Et de quel Coche ici me voulez-vous parler ?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome ,
Un autre , tel qu'il soit , cahote mieux son homme.

ARAMINTE,

Finette , il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.

Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup ;
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las , à la fin , de tant d'impertinences ;
Des soins plus importants me mettent en souci :
C'est pour les terminer que l'on me voit ici ,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent , comme vous , chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! Quels termes sont cela ?

FINETTE.

Des créatures ! Nous ! Ah ! Madame , voilà
Les deux plus grands frippons... Si vous m'en voulez croire ,
Frottons-les comme il faut , pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement , s'il vous plaît : modérez votre ardeur ,

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du Valet, n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce différend je ne veux rien connoître,
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse ! & quelle est ma foiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse ?
Finette, tu le fais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, scélérat ! ton cœur n'est point touché ?

MENECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueurs.
Elle s'en va.

MENECHME.

Bon : je me passerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah ! maudit renegat, le plus méchant du monde !
Que le Ciel te punisse, & l'Enfer te confonde !
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait enforcélé,
Et ce n'est plus lui-même.

S C E N E V I.

M E N E C H M E , V A L E N T I N.

MENECHME.

A DIEU donc, mes Princesses,
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.
Mais voyez quelle rage & quel déchaînement !
J'ai senti cependant un tendre mouvement ;
Le diable m'a tenté ; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant & fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu,

Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
 Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie ,
 Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie ;
 Là , si vous me jugez digne de quelque emploi ,
 Vous pourrez m'occuper & vous servir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtresse ;
 Un desir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison ,
 Je vous y conduirai , si vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu , jusqu'au revoir.

VALENTIN , *seul.*

Je vais trouver mon Maître ;
 Savoir en quel état les choses peuvent être :
 S'il agit de sa part , s'il a bon air en deuil.
 Courage , Valentin ; ferme , bon pied , bon œil.

Fin du second Acte.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'est plus surprenant ; & votre ressemblance
 Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
 Vous & lui ce n'est qu'un ; étant vêtu de deuil ,
 Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil ;
 On ne peut distinguer qui des deux est mon Maître ;
 Et moi , votre valet , j'ai peine à vous connoître.
 Pour ne m'y pas tromper souffrez que de ma main ,
 Je vous attache ici quelque signe certain :
 Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de la marque, ainsi que votre pere,
Pour vous mieux distinguer, faisoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois !

VALENTIN.

Je ne ris nullement,
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre ;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant,
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, Monsieur, il vous doit compter toute la somme ;
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !

D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris :
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire :
Lui, surpris, interdit, & ne sachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piège à sa vertu,
L'a brusquement traitée ; il s'est presque battu ;
Et si je n'avois pas apaisé la querelle,
Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons naissans ?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai faire imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & servons notre amour.
Heurte vite.



S C E N E I I.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

ETES-VOUS, Monsieur, un honnête homme
Appelé Demophon ?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon Maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON.

Ah ! Monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embrassement à vos yeux se déploie,
Et que tout le respect ici vous soit rendu,
Que doit à son beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchanté ;
Et mon ame seroit entièrement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LA CHEVALIER.

Ah ! Monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre :
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à sa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son ame le Ciel fasse miséricorde !
Mais nous parler de lui, c'est toucher une corde
Bien triste.... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais point trop ; nous étions du même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre

En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre
Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé,
Il se plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je crois que dans toute sa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vrai.... cependant....

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut r'ouvrir votre plaie;

Prenons une matière & plus vive & plus gaie.

Vous allez voir ma fille, & j'ose me flatter

Que son air & ses traits vous pourront contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir sollicite,

Je compte, en vérité, bien peu sur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous devez y compter,

Et du premier coup-d'œil vous saurez l'enchanter.

Je me connois en gens, croyez-en ma parole;

Et de plus, Isabelle est une cire molle,

Que je forme & pétris comme il me prend plaisir.

Quand vous ne seriez pas au gré de son desir,

(Ce qui me tromperoit bien fort) je suis son père;

Et pour voir à mes loix combien elle défera,

Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,

Et sans être aperçu vous l'entendrez parler.

(Il entre chez lui.)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAISSE-MOI seul ici, va-t-en trouver mon frère;
Empêche-le, sur-tout, d'aller chez le Notaire,
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord :

Mais je ne pourrai pas , dans son ardent transport ,
L'empêcher de venir ici voir sa Maîtresse :
Ainsi je suis d'avis , quelque ardeur qui vous presse ,
Que vous soyiez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vite , je ne suis qu'un moment en ces lieux.

S C E N E I V.

DEMOPHON , ISABELLE , LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

ISABELLE , approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous , mon pere ?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots , & vous parler d'affaire.
Un homme de Province , assez bien fait pourtant ,
Doit , pour vous épouser , arriver à l'instant.

ISABELLE , *à part.*

Qu'entends-je ?

DEMOPHON.

Ce parti vous est fort convenable ;
La naissance , le bien , tout m'en est agréable ,
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere , sans pousser ce discours jusqu'au bout ,
Permettez-moi de dire avecque déférence ,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obéissance ,
Que je ne prétends point me marier.

DEMOPHON.

Comment !

D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai ; mais enfin l'esprit vient avec l'âge :
J'en connois le danger : aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plupart inconstans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices ,

Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu :

Il suffit que ce soit un homme de Province,

Et je n'en voudrois pas quand il seroit un Prince.

LE CHEVALIER, *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner

Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;

Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres,

De qui les sentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je ! juste Ciel ! & quel étonnement !

C'est Menechme, grands Dieux ! c'est lui, c'est mon Amant !

DEMOPHON.

Je suis au désespoir qu'un dégoût téméraire

Ait rendu son esprit à mes loix si contraire ;

Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez....

LE CHEVALIER.

Non, ne contraindons point, Monsieur, ses volontés.

J'aimerois mieux mourir que d'obliger Madame

A faire quelque effort qui contraindrait son ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit destiné,

Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,

Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.

Quoi ! c'est là le parti que vous me proposiez ?

DEMOPHON.

Eh oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,

Si votre fort dégoût & vos folles pensées

Ne rompoient mes desseins & toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,

Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere !

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévère,

Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je suis mon devoir.

S C E N E V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON;
ISABELLE.

ARAMINTE.

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne fais ce que vous voulez dire,
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi:
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, amé double & traîtresse?
Tu m'abusois, hélas! d'une feinte tendresse;
Et moi de bonne foi je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus; mais dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur....

LE CHEVALIER.

Madame est votre sœur?

DEMOPHON.

Oui, Monsieur, dont j'enrage;
De plus, ma sœur aînée, & n'en est pas plus sage.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici Monsieur, qui de sa vie
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois;
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de mon bien un assez long usage;
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pié.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vife assez.

DEMOPHON.

Oh ! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus long-temps

A m'entendre tenir des discours insultans :

A Madame à présent je quitte la partie,

Je reviendrai si-tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.

Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte :

Je reviens sur mes pas achever ma visite.

Il s'en va.

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échapper. Je connois vos desseins,

Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains :

Mais je veux l'épouser en dépit de la fille,

Du pere, des parens, de toute la famille,

En dépit de lui-même, & de moi-même aussi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUEL vertigo l'agite, & la conduit ici ?

Toujours de plus en plus son cerveau se démonte.

ISABELLE.

Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,

Ne soit venue ici causer quelque malheur.



SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, à Menechme.

OUI, Monsieur, les voilà, la fille avec le pere.
 Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah ! Monsieur, pour ma sœur & pour sa vision,
 Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
 Vous savez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
 Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, Monsieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour ?
 J'en suis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bonjour,
 Et par même moyen, amant tendre & fidele,
 Epouser une fille appelée Isabelle,
 Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
 En peu de mots voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le répète,
 Combien de ce parti mon ame est satisfait :
 Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
 Qu'elle suit maintenant l'amour & le devoir.
 Elle a senti d'abord un peu de répugnance ;
 Mais vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MENECHME.

Nous nous sommes donc vus quelquefois ?

DEMOPHON.

A l'instant,

Vous sortez d'avec elle, & paroissez content.

MENECHME.

Moi ? je fors d'avec elle ?

DEMOPHON.

Oui, sans doute, vous-même.

Nous avons de vous voir une alégresse extrême,
 Quand ma sœur est venue, avec les sots discours,

De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que si-tôt vous perdiez la mémoire ?

MENECHME.

Nous rêvons vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel temps ? comment ? où ?

DEMOPHON.

Tout-à-l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.

C'est me faire passer pour un visionnaire,
Et ce début, tout franc, ne me satisfait guere.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois ;
Que ce soit la première ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas*.

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guérir mes alarmes ;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part*.

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France.
J'en ai du plus brillant, & le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire & signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée ?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.

La Cour auroit pour moi d'assez puissans appas,
Si la sujétion ne me fatiguoit pas ?

La Guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'Art d'Astrologie,
Ne m'avoient assuré que je vivrai cent ans.

Or, comme les Guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,

Je veux , si je le puis , remplir mon horoscope.
Oh ! j'aime à vivre , moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon sens.

ISABELLE , *bas*.

Quel discours ! quel travers ! est-ce lui que j'entends ?

MENECHME.

Qu'avez-vous , s'il vous plaît ? vous paraissez surprise ,
Comme si je disois ici quelque sottise.

Vous avez bien la mine , & soit dit entre nous ,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je fais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'ici je vous crois & vertueuse & sage ;

Cependant ce regard amoureux & frippon

Pour le temps à venir ne me dit rien de bon.

J'en tire un argument , sans être Philosophe ,

Que vous me réservez à quelque catastrophe.

Plâit-il ? qu'en dites-vous ?

DEMOPHON.

Monsieur , ne craignez rien ,

Isabelle , toujours , doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! peut-on me tenir un tel discours en face !

Mon pere , permettez que je quitte la place ;

Monsieur me flatte trop : ses tendres complimens

Me font connoître assez quels sont ses sentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON , MENECHME , VALENTIN.

DEMOPHON , *bas*.

MON gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh ! parbleu , je suis franc :

Femme , maitresse , ami , tout m'est indifférent.

DEMOPHON.

C'est bien fait : vous aurez , je crois , la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moi ?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le doi.
Mais il faut....

DEMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie ,
Ce seroit un affront....

MENECHME.

Laissez-moi , je vous prie ,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit , je vais travailler à l'hymen projeté.

(à part.)

Mon gendre prétendu me paroît bien sauvage :
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME , VALENTIN.

MENECHME.

J'AI donc vu là l'objet dont je serai l'époux ?

VALENTIN.

Oui , Monsieur , le voilà.

MENECHME.

Tout franc , qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais si vous souhaitez que je parle sans feinte ,
De ses perfections je n'ai pas l'ame atteintè.

MENECHME.

Ma foi , ni moi non plus.

VALENTIN.

Quel surcroît d'embarras !

Un de mes créanciers tourne vers nous ses pas ;
C'est le Marchand Frippier qui nous rend sa visite.



S C E N E X.

M. COQUELET , MENECHME , VALENTIN.

Mr. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'acquitte.
 J'ai, ce matin, Monsieur, appris votre retour,
 Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
 Nous étions tout pour vous en une peine extrême ;
 Car dans notre maison tout le monde vous aime,
 Moi, ma fille, ma femme ; elles rembloient, de peur
 Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vu, voilà de bonnes ames !
 Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

Mr. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison :
 Vous êtes dès long-temps ami de la maison.

MENECHME.

Quel est cet homme-là ?

VALENTIN.

C'est un visionnaire,
 Une espece de fou, d'un plaisant caractère,
 Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit,
 Sont de ses débiteurs, & veut que cela soit :
 C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
 Qu'un mémoire à la main ; & déjà je m'étonne
 Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME.

Sa folie est nouvelle, & rare assurément.

Mr. COQUELET.

Votre bonne santé, plus qu'on ne pourroit croire,
 Me charme & me ravit. Voici certain mémoire
 Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
 Et que vous me paîrez, je erois, sans contester.

VALENTIN, à Menechme.

Que vous avois-je dit ?

Mr. COQUELET.

J'ai, pendant votre absence,
 Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
 Et par corps.

MENECHME.

MENECHME.

Et par corps ?

Mr. COQUELET.

Mais benin créancier ,

J'ai différé toujours d'en charger un Huissier :

De poursuites , d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête.

Comment vous nomme-t-on ?

Mr. COQUELET.

Oh ! vous le savez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

Mr. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

VALENTIN , prenant Mr. Coquelet à part.

Ignorez-vous encore

Le mal qui le possède ?

Mr. COQUELET.

Oui , vraiment , je l'ignore.

VALENTIN , à part.

Sa mémoire est perdue , il ne se souvient plus

Ni de ce qu'il a fait , ni des gens qu'il a vus.

Ainsi , de lui parler du passé , c'est folie :

Son nom même , son nom , bien souvent il l'oublie.

Mr. COQUELET.

Ciel ! que me dites-vous ? quel triste événement ?

Et comment se peut-il qu'à son âge....

VALENTIN , bas.

Comment ?

On l'a mis à la guerre , en une batterie ,

D'où le canon tiroit avec tant de furie ,

Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion ,

Qui de son souvenir empêche l'action.

De son foible cerveau... la membrane trop tendre...

Oh ! l'effet du canon ne sauroit se comprendre.

Mr. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu :

Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.

Vous savez....

MENECHME.

Oui , je fais , sans en faire aucun doute ,

Et vois que la raison est chez vous en déroute.

Mr. COQUELET.

Monsieur , souvenez-vous que ce sont des habits

Qu'à votre Régiment l'an passé je fournis.

MENECHME.

Mon Régiment , à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes ,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos fornettes :
Vous êtes un vieux fou.

Mr. COQUELET.

Je suis Marchand Frippier :
Mon nom est Coqueler , Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire ,
Les articles sont tous contenus au mémoire.

Il lui donne son mémoire.

MENECHME.

Tiens , voilà ton mémoire , & comme j'en fais cas.

Il déchire le mémoire , & lui jette les morceaux au visage.

VALENTIN.

Ah ! Monsieur , contre un fou ne vous emportez pas.

Mr. COQUELET , *ramassant les morceaux.*
Déchirer un billet , le jeter à la face !...
Vous êtes un frippon.

MENECHME.

Un frippon , moi ?

VALENTIN , *se mettant entre deux.*

De grace...

Mr. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit ,
Plaignez plutôt l'état où le fort l'a réduit.

Mr. COQUELET.

Un mémoire arrêté !

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

Mr. COQUELET.

C'est un crime effroyable & digne des galères.

MENECHME.

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laissez-le aller.

Que ferez-vous , Monsieur , du nez d'un Marguillier ?
Vous causerez ici quelque accident funeste.

Mr. COQUELET.

Je veux être payé , je me moque du reste.

VALENTIN.

Partez , Monsieur , partez. Voulez-vous de nouveau ,
Par vos cris redoublés , ébranler son cerveau ?

Mr. COQUELET.

Qui , je pars ; mais , peut-être , avant qu'il soit une heure ,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.

Serviteur.

S C E N E X I.

M E N E C H M E , V A L E N T I N .

VALENTIN.

CONTRE un fou falloit-il vous fâcher ?

MENECHME.

De quoi s'avise-il de venir me chercher
Pour être le plastron de ses impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon Notaire , & ne différons plus.

VALENTIN.

Présentement , Monsieur , nos pas seroient perdus ;
Il n'est pas chez lui ; mais bientôt il doit s'y rendre :
Dans peu , pour l'aller voir , je reviendrai vous prendre :
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc ; allez , ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile :
Tout est devenu fou , je crois , en cette Ville.
Ma foi , de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui ,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable , & lui.

VALENTIN , *seul*.

Je prétends l'observer autour de cette place ,
Le poisson de lui-même entre dans notre nasse ;
Tout succède à mes vœux , & j'espère en ce jour
Servir utilement la fortune & l'amour.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

VALENTIN.

J'AI toujours observé cette porte de vue,
 Personne du logis n'est sorti dans la rue :
 Mon Maître a tout le temps de toucher son argent :
 Je reviens en ce lieu , ministre diligent ,
 De crainte que notre homme , allant chez le Notaire ,
 Ne fasse encor trop-tôt découvrir le mystère.
 Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
 Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé.
 Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
 Parbleu , vive les gens pleins d'imaginative !
 Mais j'apperçois Finette , & mon cœur amoureux
 Se sent , en la voyant , brûler de nouveaux feux.

S C E N E I I.

FINETTE , VALENTIN.

FINETTE.

J'E cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne ,

Souffre que mon amour un moment t'entretienne ,
 Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présens , ne me parle jamais.
 Ton Maître m'a traitée avec tant d'insolence ,
 Qu'il faut sur le Valet que j'en prenne vengeance.
 M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.

Il est dur quelquefois , & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée ;
 Et ma Maîtresse en est si fort scandalisée ,
 Que rompant avec lui désormais tout-à-fait ,
 Je viens lui demander & lettres & portrait

VALENTIN.

Pour les lettres , d'accord , c'est un dépôt stérile ,
 Dont la garde , à mon sens , est assez inutile :
 Mais pour le portrait d'or , attendu le métal ,
 Le cas , à mon avis , ne paroît pas égal.
 Quand le besoin d'argent nous presse & nous harcèle ,
 Tu fais , ma pauvre enfant , qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras :
 Mais depuis quelque temps , un oncle , un honnête homme ,
 A peine pouvons-nous dire comme il se nomme ,
 A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs ,
 Pour nous mettre à notre aise , & nous faire ses hoirs.
 Soixante mille écus d'argent sec & liquide
 Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah , Ciel , que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi ! dans si peu de temps vous auriez hérité !

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon-homme ,
 La mort , le testament , & reçu notre somme ,
 Dans le temps que tu mets à me le demander.

Mon Maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même ;

Tu vois bien qu'il feroit une sottise extrême ,
 S'il se piquoit encor d'avoir des feux constants :
 Il faut bien dans la vie aller selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi je quitte les soubrettes ;
 Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang ;
 Je prends un vol plus fier , & suis haussé d'un cran.
 Mes mains de cet argent seront dépositaires ,
 Et je vais me jeter , je crois , dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi !

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans ,
 Je veux que l'on me voie , avec des airs fendans ,
 Dans un char magnifique , allant à la campagne ,
 Ébranler les pavés sous six chevaux d'Espagne ;
 Un Suisse à barbe torse , & nombre de Valets ,
 Intendant , Cuisiniers rempliront mon Palais ;
 Mon buffet ne sera qu'or & que porcelaine ,
 Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine ;
 Table ouverte à dîner ; & les jours libertins ,
 Quand je voudrai donner des soupers clandestins ,
 J'aurai vers le rempart quelque réduit commode ,
 Où je régalerai les beautés à la mode ,
 Un jour l'une , un jour l'autre ; & je veux , à ton tour ,
 Et devant qu'il soit peu , t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême.
 Mais quelqu'un vient ici ; c'est Menechme lui-même.
 A vos ordres , Monsieur , vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

VOUS m'avez en ce lieu quelque temps attendu ;
 Mais j'ai cherché long-temps un papier nécessaire
 Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma Maîtresse rompant avec vous tout-à-fait ,
 M'envoie ici , Monsieur , demander son portrait ,

Ses lettres , ses bijoux ; en nous rendant les nôtres ,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

*Elle tire de sa poche une boîte à portrait , & un paquet
de lettres.*

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-temps ?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il est survenu rupture ou brouillerie ,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie ;
On se rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'est l'usage ?

FINETTE.

Oui , Monsieur , on n'y manque jamais ;
Ce garçon vous dira que cela se pratique ,
Lorsque de savoir vivre & de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi , dans pareil cas , toujours j'en use ainsi.

MENECHME.

Savez-vous bien , m'amie , enfin , que tout ceci
M'ennuie étrangement , me lasse & me fatigue ;
Et que pour vous payer de toute votre intrigue ,
Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait , & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Oui , sans doute , le vôtre ;
Que ma Maîtresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maîtresse ?

FINETTE.

Hé bien !
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables ,
Et que rien n'est plus faux ?

MENECHME.

Oui , de par tous les diables ;
Je le dis , le soutiens , & je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! vous pourriez jurer , Monsieur....

MENECHME.

Je ne me suis jamais ni fait graver ni peindre. J'en jurerai.

FINETTE.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'est plus temps de seindre.
Si vous l'avez reçu , dites-le sans façon ;
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MENECHME.

Je ne sais ce que c'est , ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde ?

MENECHME.

Non , à moins que le diable à me nuire obstiné
Ne l'ait peint de sa main , & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace ! quel front ! mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

Elle ouvre la boîte.

Hé bien , connoissez-vous ce visage & ces traits ?

MENECHME, *considérant le portrait.*

Comment diable ! c'est moi. Qui l'eût pensé jamais !
Ce sont mes yeux , mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc , je vous prie ,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi , c'est vous-même , & vous voilà parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME.

Il entre là-dessous quelque forcellerie ,
Ou du moins j'entrevois quelque fripponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche , à leurs frais ,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici de quelque stratagème.

FINETTE.

Finißons , s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh ! finissez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens ,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma Maîtresse.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne fais ce que c'est ; passe vite , & me laisse.

FINETTE.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux ,

Je pourrois bien , Monsieur , vous arracher les yeux ?

VALENTIN.

Pour éviter , Monsieur , de plus longue querelle ,

Rendez-lui son portrait , & vous défaites d'elle.

Vous savez ce que c'est qu'une amante en courroux ;

Les enfers déchaînés seroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle seroit mille fois plus diableffe ,

Je ne la connois point , elle , ni sa Maîtresse.

VALENTIN, *à Finette , bas.*

Quoi qu'il dise , l'amour lui tient encore au cœur.

Je vais le ramener un peu par la douceur.

Tu reviendras tantôt , je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien , jusqu'à ce temps je veux encore attendre ;

Mais si l'on manque après à me faire raison ,

Je reviens , & je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME , VALENTIN.

MENECHME.

MAIS peut-on sur les gens être tant acharnée ?
Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est , comme vous , jeune , aimable & bien fait ,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.

Entre amans , tel dépit n'est qu'une bagatelle ;

Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle. (*bas.*)

Mais je vois le Marquis , il tourne ici ses pas ;

Les cent louis vont nous donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS, *l'embrassant vivement.*

HE ! cadédis , mon cher , quelle heureuse fortune !
Que je t'embrasse encor , & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aie à te revoir ,
Regarde-moi , je suis outré de désespoir.
Le jour me scandalise , & voudrois contre quatre ,
Pour terminer mon sort trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monsieur , je suis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace ;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MENECHME.

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN.

C'est un de vos amis ,
Sans doute , & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je fors d'une maison que la terre engloutisse ,
Et qu'avec elle encor la nature périsse ,
Où , jusqu'au dernier sou j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquener le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moi le besoin te fit prendre.
Excuse , si je viens ici t'importuner ;
En l'état où je suis , on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout , pardonnez-moi de même ,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême :
Je ne vous connois point : comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis , ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours ? Il me passe , à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis ?

MENECHME.

Non, ma foi.

Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne ,
Etant vîde d'argent pour faire la campagne ,
Sans âne ni mulet , prêt à demeurer là....

MENECHME.

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes me trouver pour vous faire ressource ,
Et que sans déplacer je vous ouvris ma bourse.

MENECHME.

A moi ? J'aurois perdu le sens & la raison ,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS.

Cet homme-ci présent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous , je remets son visage.
Viens ça , belître , parle : oseras-tu nier
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Parle , ou ma main de fureur possédée....

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée ? Oh ! moi , j'en suis certain.
Çà , Monsieur , mon argent , ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles ,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles :

Il me faut des effets , vite , dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé ; de grace , expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication , la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais Monsieur....

Les Menechmes ,

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur : il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire, moi? mais je ne vous dois rien :
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je porte,

Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juste Ciel! Quel brutal! Si faut-il que j'en sorte,
Combien vous est-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?

Cent louis.

MENECHME.

Cent louis! J'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atôme, ou qu'à l'instant je meure;
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN.

Il nous ruera tous deux. Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude....

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.

(à Valentin.)

Je n'ai pas cent louis; mais en voilà soixante;
Tirez-moi de ses mains, faites qu'il se contente.

Ah! si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrais en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monsieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre somme complete.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu; je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur;
Mais cette occasion me prouve le contraire.
Ne m'approchez jamais que de loin.... plus d'affaire;
Je serois dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étois acosté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

JE lui conseille encor de me chanter injure !
 Où suis-je ! Quel pays ! Quelle race parjure !
 Hommes, Femmes, passans, Marchands, Gascons, Commis,
 Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
 Je n'en connois aucun, & tous, à les entendre,
 Sont mes meilleurs amis, & viennent me surprendre.
 Allons voir mon Notaire, & sortons, si je puis,
 Du coupe-gorge affreux & du bois où je suis.

*Il s'en va.*VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MENECHME.

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;
 Je vous suis obligé des services rendus.
 A tout autre qu'à moi je ne me firai plus ;
 Et j'apprehende encor, dans mon soupçon extrême,
 D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN.

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout son fou ;
 Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
 Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
 De tous ses créanciers mon Maître fera quitte.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH ! mon cher Valentin , tu me vois hors de moi ;
 Mon bonheur est si grand , qu'à peine je le croi.
 J'ai reçu mon argent ; regarde , je te prie ,
 Des billers que je tiens la force & l'énergie ;
 Tous billers au porteur , des meilleurs de Paris ;
 L'un de trois mille écus , l'autre de neuf , de six ,
 De huit , de cinq , de sept ; j'acheterois , je pense ,
 Deux ou trois Marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts ;
 De grace , laissez-moi promener mes regards
 Sur ces billers moulés , dont l'usage est utile.
 La belle impression ! les beaux noms ! le beau style !
 Ce sont là les billers qu'il faut négocier ,
 Et non pas vos écrits , vos chiffons de papier ,
 Où l'amour se distille en de fades paroles ,
 Et qui ne sont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va , j'en connois le prix tout aussi-bien que toi ;
 Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi ;
 J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre.
 Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
 Le Marquis qui jadis nous prêta cent louis ,
 Est venu brusquement lui demander la somme :
 Votre frere d'abord a rembarré son homme ;
 Mais lui , sourd aux raisons qu'il a pu lui donner ,
 A voulu sur-le-champ le faire dégainer.
 Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ,
 Et mettant à profit mon conseil salutaire ,
 Il en a délivré plus de moitié comptant ,
 Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites ,
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui , vraiment ; il est un peu brutal ,
Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a sur son chapitre étendu sa satire ,
Et tenu face à face un propos aigre & doux ,
Qu'on met sur votre compte , & que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie , à tel point courroucée....

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée ;
Mais je la vois paraître. Où tournez-vous vos pas ,
Madame , où fuyez-vous ?

S C E N E I X.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE, *traversant le Théâtre.*

O U vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voilà le qui-pro-quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte ,
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la , j'y consens ; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre , & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame....

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive ,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective ;
Je vous parois sans foi , sans esprit , sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame , écoutez-moi.

ISABELLE.

Non , je ne comprends pas ;

Les Menechmes,

Si brutal que l'on soit , qu'on puisse avoir l'audace
De dire , de sang froid , ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous saurez qu'en ces lieux....

ISABELLE.

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien faire.

VALENTIN.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises ?

VALENTIN.

Mon Dieu , non ; sans sujet vous en venez aux prises.

Je vais dans un moment dissiper ce soupçon :

Tous deux vous avez tort , & vous avez raison.

ISABELLE

Oh ! pour moi j'ai raison ; toi-même sois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge

Entre vous excité va finir en deux mots.

Monsieur vous a tenu tantôt certains propos

Assez durs , dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER.

Moi , je vous ai....

VALENTIN.

Paix donc , point tant de pétulance ,

Je ne dirai plus rien si vous parlez toujours.

L'homme qui vous a fait d'impertinens discours ,

C'est lui , sans être lui , ce n'est que son image ,

De taille , de façon , de nom & de visage ;

Et quoique l'un soit l'autre , ils different entr'eux ;

Tous les deux ne sont qu'un , & cependant sont deux.

Ainsi c'est l'autre lui , vêtu de ses dépouilles ,

Le portrait de Monsieur qui vous a chanté poudres.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras ?

LA CHEVALIER.

Sans l'entendre parler ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose , j'en conviens , ne paroît pas trop claire ;

Mais

Mais sachez que Monsieur en ces lieux a son frere,
Frere jumeau, semblable & d'habits & de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits :
Vous l'avez pris pour lui ; mais quoiqu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelqu'étrange que soit ce surprenant récit,
Je me plais à le croire, il flatte mon esprit.
L'amour rend ma méprise & juste & raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon transport....

Il lui veut baiser la main.

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi ; transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises ;
Mais d'une & d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper regardez ce signal,
Il doit, dans l'embarras, vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, pardevant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le contraire ;
Vous apprendrez par-là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treuve de compliments. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous ;
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à présent en paix rentre chez elle :
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dirai, Madame, & je ne saurois croire
 Que l'on puisse trouver une ame encor si noire:
 Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
 Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois fait,
 Si son valet plus doux n'eût écarté l'orage.
 Ah, Madame! armez-vous d'un généreux courage;
 Pour suivez votre pointe, & faites bien valoir
 Les droits que la raison met en votre pouvoir.
 Vous avez sa promesse; il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me punisse!

FINETTE.

Il n'est plus ici-bas de foi, de probité,
 Plus de loix, plus d'honneur, plus de sincérité.
 Les filles en ce temps si souvent attrapées,
 Sur la foi des sermens avoient été trompées;
 Et voulant mettre un frein aux dégoûts des amans,
 Se faisoient d'un écrit confirmer les sermens.
 Mais que leur sert d'user de cette prévoyance,
 Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance!
 Je vois bien maintenant que dans ce siècle ingrat,
 Il ne faut se fier que sur un bon contrat.
 Mais c'est notre destin: toujours, tant que nous sommes,
 Nous serons les jouets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé,
 De venger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
 Qu'à venir étaler une perruque blonde?

Une tête éventée, un petit fréluquet,
 Qui s'admire lui seul, & n'a que du caquet,
 Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
 Impunément viendra nous plaire & nous surprendre,
 Nous fera par écrit sa déclaration,
 Sans en venir après à la conclusion?
 Non, c'est une noirceur qui crie au Ciel vengeance:
 Il faut de cet abus réprimer la licence;
 Et quand ce ne seroit que pour nous en venger,
 Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
 Que me procurera ce triste mariage?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?
 Cela fut bon du temps du monde adolescent;
 Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
 D'épouser sans amour, & même sans estime.
 Il faut se marier, vous êtes dans un temps
 Où les appas flétris s'effacent pour long-temps.
 Ce conseil bienfaisant que mon zèle vous donne,
 Je voudrois l'appliquer à ma propre personne;
 Et rester vieille fille est un mal plus affreux
 Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

S C E N E II.

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

LE hasard justement en ce lieu vous amène;
 D'aller jusque chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hasard nous sert donc tous deux également,
 Mon frere; car chez vous j'allois pareillement.
 Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée,
 N'êtes-vous point, ma sœur, encore détrompée?
 Et ne voyez-vous pas que votre passion
 N'est rien qu'une chimere & pure vision?

Finissez , croyez-moi , n'allez pas davantage
Traverser mes desseins , & montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison vous babillez toujours ;
Mais vous savez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient , & voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jusqu'où va , ma sœur , votre crédulité ?

ARAMINTE.

Il est , vous dis-je , à moi , je l'ai bien acheté.
Entendez-vous , ma niece ?

ISABELLE.

Oui sans doute , ma tante ,

J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir , vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien ,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procédé pareil est sot & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on est une fois frappé de vos attraits ,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que les vôtres ;
Et lorsque nous voudrons les employer tous deux ,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DEMOPHON.

Oh ! je suis à la fin bien las de vous entendre !

Heureusement ici je vois venir mon gendre.

(à Menechme.)

Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux ?



SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE,
FINETTE.

MENECHME.

J'AI cherché son logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire;
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attends, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain.
Celui-ci m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue:
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connois aucun non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traître! c'en est donc fait? Malgré sa foi donnée;
Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois?

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele;
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle;
Tu me vois expirante & cédant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort.

(Elle tombe sur Finette.)

MENECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée!
Il faut assurément qu'on l'ait enforcelée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maîtresse?

Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras , que le diable l'emporte ,
Et te puisse avec elle entraîner , que m'importe !
Déjà , pour mon repos , il devoit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait ;
J'ai ta promesse en main , voilà ta signature ,
Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

MENECHME , à Demophon.

Elle est folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer ;
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON , lisant la promesse.

Mais voilà votre nom , Menechme. En confidence ;
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'est ma sœur , & je puis assoupir tout cela.

MENECHME.

Moi , si j'ai jamais vu ces deux fripponnes-là ,
Pardonnez-moi le mot , c'est votre sœur , n'importe ;
Je veux bien à vos yeux , & devant que je sorte ,
Que Satan.... Lucifer....

DEMOPHON.

Je vous crois sans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me désespérer.
Esprit , démon , lutin , ombre , femme ou furie ,
Qui que tu sois , enfin , laisse-moi , je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN , MENECHME , DEMOPHON , ISABELLE ,
ARAMINTE , FINETTE.

DEMOPHON.

AH ! Monsieur Robertin , vous venez justement ,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie ,
Dans un jour plein de joie , en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplaît pas ,

Sur-tout à la future; elle a beaucoup d'appas.
 Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
 Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne,
 Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve, & me voir enterrer.
 C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monseigneur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
 Votre beauté le charme autant que votre esprit;
 Je stipule pour lui que c'est un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez, Monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme

La franchise de cœur qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
 C'est vous qui des vertus êtes le protocole,
 Et pour vous bien louer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
 Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.

A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose,
 Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,
 Ma sœur; ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le contrat.

MENECHME.

Mais, Monsieur le Notaire;

Avant tout, finissons une certaine affaire,
 Qui plus que celle-là me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
 Je n'aurois pas usé de tant de diligence,
 Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
 De vouloir achever le contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vu chez vous?

Les Menechmes ,

ROBERTIN.

Oui , Monsieur.

MENECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui , moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous , oui , vous ; au logis où j'habite ,
 Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite ;
 Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
 N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez ; vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement , & me fâche à la fin.

Ne vous nommez-vous pas , s'il vous plaît , Robertin ?

ROBERTIN.

Oui , l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus , honnête homme.

MENECHME.

Oh ! c'est une autre affaire.

N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus

A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme ?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme ,
 En bon argent comptant , ou billets au porteur ,
 Dont j'ai votre quittance , & c'est là le meilleur.

MENECHME.

Quoi ! Monsieur , vous auriez le front & l'insolence...

ROBERTIN.

ROBERTIN.

Quoi ! Monsieur , vous auriez l'audace & l'impudence....

MENECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus ?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MENECHME.

Voilà , je le confesse , un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà , je vous l'avoue , un fourbe détestable.

DEMOPHON.

Hé ! Messieurs , doucement ; je suis pour vous honteux ,
Et je ne fais ici que croire de vous deux .

ISABELLE

Monsieur pourroit-il bien avoir l'ame assez noire....

ARAMINTE.

Oui , c'est un scélérat , qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès , & s'il en est besoin ,

Je servirai toujours contre lui de témoin.

S C E N E V.

VALENTIN , MENECHME , DEMOPHON , ARAMINTE ,
ISABELLE , FINETTE.

VALENTIN.

HÉ ! qu'est-ce donc , Messieurs ? voilà bien du grabuge.

MENECHME.

De notre différend cet homme sera juge ;

Il ne m'a point quitté , je m'en rapporte à lui.

(à *Valentin.*)

Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui

De Monsieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute , en belle espee.

Soixante mille écus que votre oncle vous laisse ,

Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME , *le prenant par la cravatte.*

Ah ! maudit faux témoin , malheureux imposteur !

Tu peux soutenir....

VALENTIN.

Oui , je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit , de mine , de hauteur ,
Qui prétend épouser la fille de Monsieur.
Il s'appelle Menechme , il est de Picardie ;
Et si vous le niez , c'est une perfidie :
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit ,
Plus noir , plus scélérat ? Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
Je vous embarquois là dans une belle affaire !

DEMOPHON.

Je vous prenois , Monsieur , pour un homme de bien ;
Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait , il n'est point d'injustice ,
De crimes , de noirceurs , dont il ne soit complice.

FINETTE.

Traître , te voilà donc à la fin confondu !
Sans autre procédure il faut qu'il soit pendu.

MENECHME.

Non , je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre , en sa rage exécrationnelle ,
Des hommes , des démons si méchants que vous tous ,
Et je ne puis parler , tant je suis en courroux.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER , MENECHME , DEMOPHON ,
ARAMINTE , ISABELLE , ROBERTIN ,
FINETTE , VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MA présence , je crois , est ici nécessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

DEMOPHON.

Qu'est-ce donc que je vois !

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE.

Madame, je ne fais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur ; mais enfin je vois double.

MENECHME.

Quel objet se présente, & que me fait-on voir !
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, Monsieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Menechme, & c'est me faire injure.

MENECHME, *à part*.

Voilà, sur ma parole, encor quelque frippon.
Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.
Mon pere en son vivant se fit nommer ainli.

MENECHME.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

LE CHEVALIER.

En accouchant de moi, l'on vit mourir ma mere.

MENECHME.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

LE CHEVALIER.

Je suis de Picardie....

MENECHME.

Et moi pareillement.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image, & qui me voit le voit.

MENECHME.

Mais vous, qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit, voilà tout le mystere.

MENECHME.

Est-il possible ? O Ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement

Vous témoigne ma joie & mon ravissement.

Mon frere , est-ce bien vous ? Quelle heureuse rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MENECHME.

Mon frere , en vérité.... je m'en réjouis fort.
Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci , Madame , il n'y a rien du nôtre.
Quoi qu'il puisse arriver , nous aurons l'un ou l'autre

DEMOPHON.

L'incident que je vois , certes n'est pas commun.

(*à Isabelle.*)

Il te faut un époux , en voilà deux pour un.
Choisis le bon pour toi , ma fille , & te contente.

ISABELLE , *reconnoissant la marque du chapeau
du Chevalier.*

Puisque vous m'accordez le choix qui se présente ,
Portée également de l'une & l'autre part ,
Je prends Monsieur , il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moi , je prends Monsieur.

MENECHME.

Il semble , à vous entendre ,

Que vous n'avez ici qu'à vous baisser & prendre.

VALENTIN.

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient ,
Par droit d'aubaine aussi Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moi , je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'instruise
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en soyez point en peine , & je les ai reçus.
C'est moi qui pour la mienne ayant pris sa valise ,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui pour un legs vient d'arriver ici ;
C'est moi qu'on a cru mort , & qui m'en suis saisi.
C'est moi qui , dans l'ardeur d'une feinte tendresse ,
A Madame autrefois ai fait une promesse ;
Et c'est moi qui depuis , brûlant de plus beaux feux ,
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi , vous , Monsieur le Notaire ?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire ,

Et j'ai du Testateur suivi l'intention.
 Il laisse à son neveu cette succession;
 Monsieur l'est comme vous, vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du destin, mon frere, il faut souscrire;
 Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
 Pourvu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
 En épousant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc! vous voulez que j'épouse une folle?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monsieur, me faites-vous la loi?
 Je vous trouve plaisant de disposer de moi.

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime;
 Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moi-même;
 Et pour vous faire voir quelle est mon amitié,
 De la succession recevez la moitié.

Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embrassant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
 Ça, ma Reine, épousons, malgré notre discord:
 Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
 Moi vous nommant fripponne, & vous m'appellant traître;
 Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
 Bien d'autres avant nous, en formant ce lien,
 S'en sont dit tout autant, qui se connoissoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne feroit que pour la ressemblance,
 Je voudrois l'épouser sans tant de résistance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réduire à ce choix,
 Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
 Vous n'avez, je le vois, que mon bien seul en vue;
 Mais en me mariant votre attente est déçue.
 Oui, je l'épouserai pour me venger de vous,
 Lui donner tout mon bien, & vous désoler tous.

MENECHME.

Ce fera très-bien fait.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
 Puisqu'un coup de hazard vous met dans ma famille;
 Je voulois un Menechme; en lui donnant la main,
 Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie ;
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun , Finette , ici songe à se marier ;
Marions-nous aussi pour nous défenoyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir , j'en aurois grande envie ;
Mais je crains....

VALENTIN.

Que crains-tu ?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

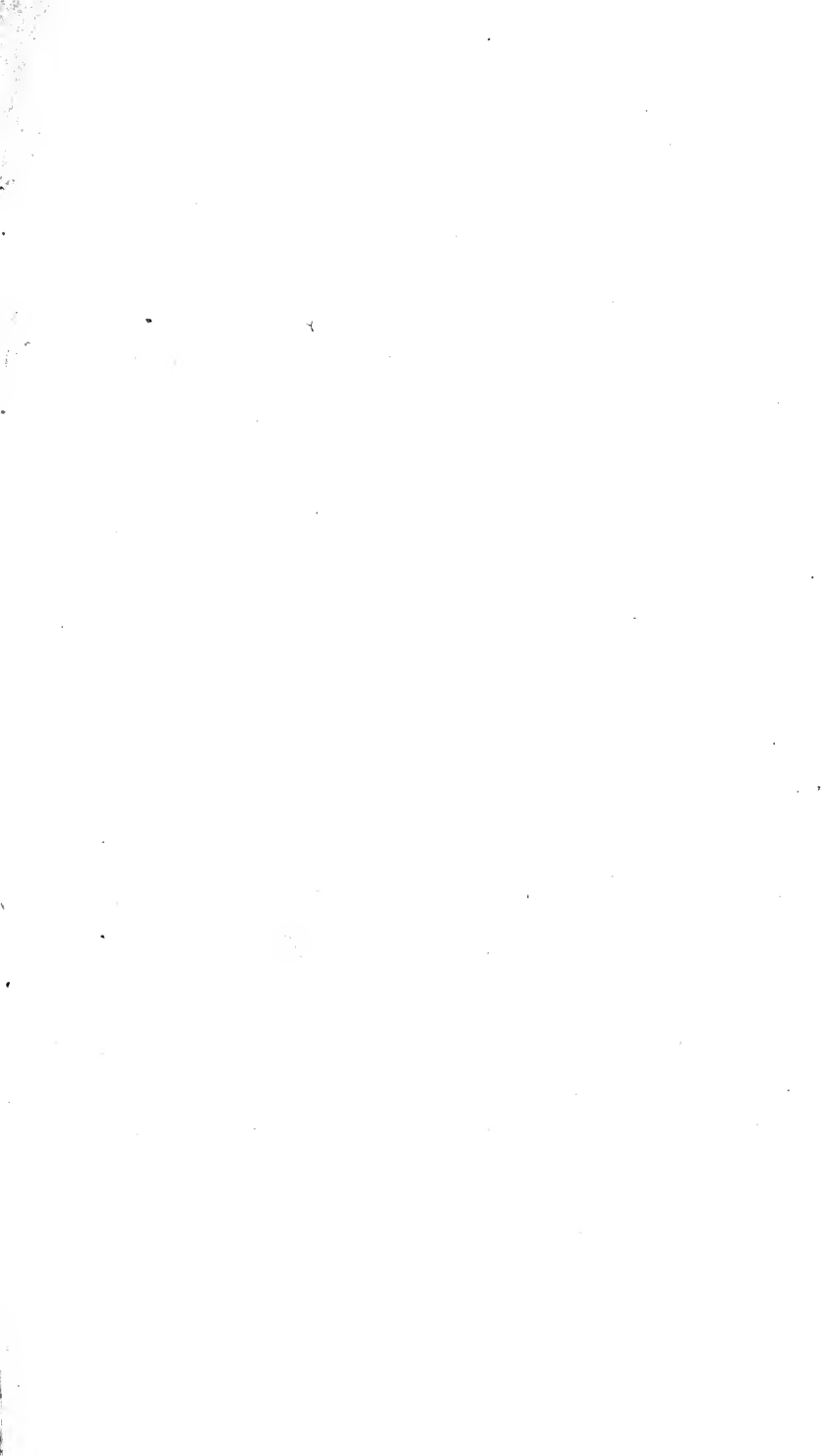
J'en fais une cent fois bien plus grande que toi ,
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

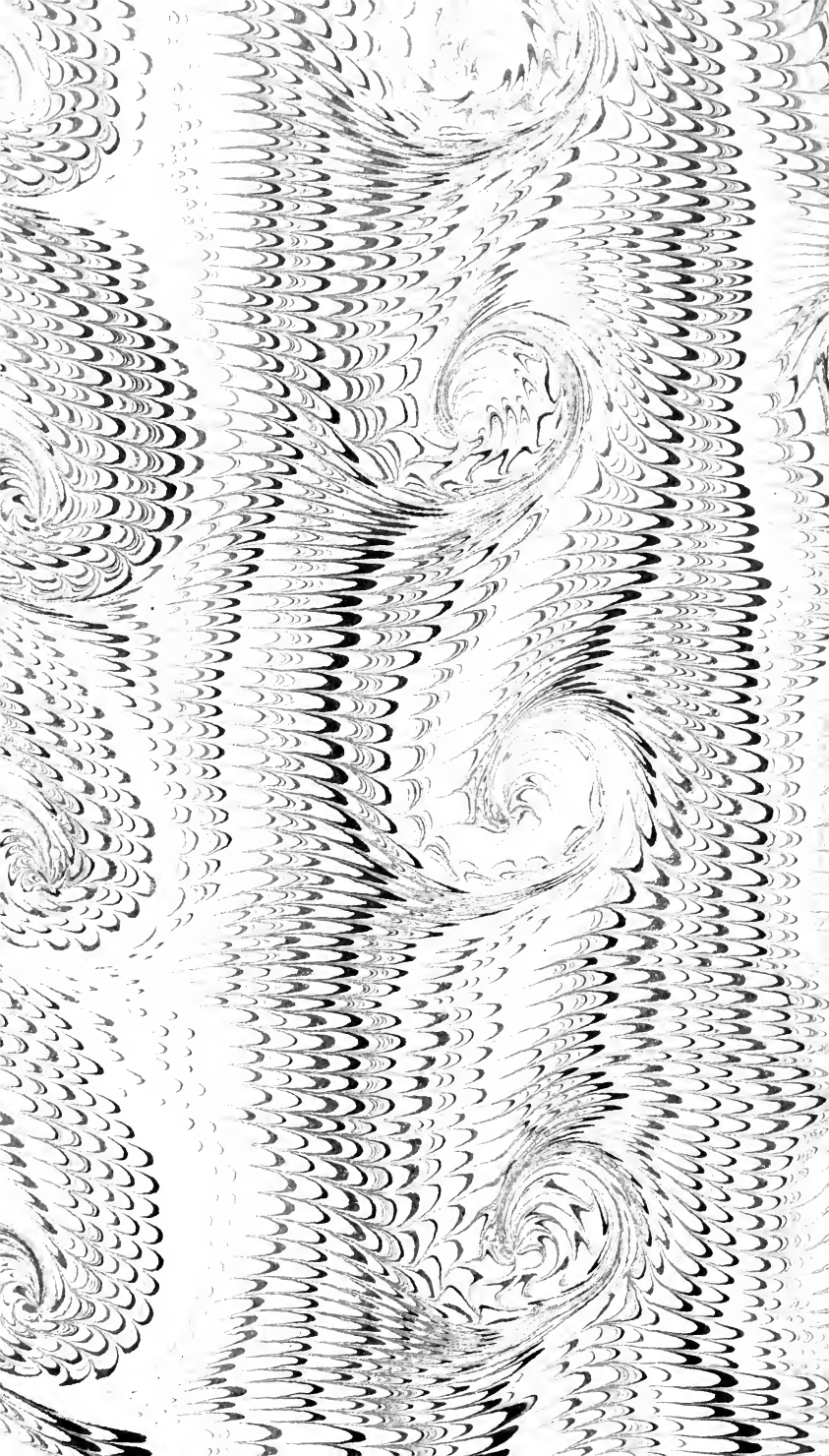
(Aux Auditeurs.)

Messieurs , j'ai réussi dans l'hymen qui s'apprête ,
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête ;
Mais si je méritois vos applaudissemens ,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

F I N.







PQ
1913
M4
1788

Regnard, Jean François
Les menechmes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

